



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

#### PARIS AUJOURD'HUI.

Le printemps et les fleurs, le soleil et les femmes voilées sous la dentelle et portant dans leurs petites mains l'ombrelle de soie blanche ou émeraude, voilà bien ce qu'il fallait en dépit de tout rencontrer sur le boulevard, aux Tuileries, aux Champs-Élysées, pendant les derniers jours de cette semaine. — On a beau faire retentir les mots de troubles, émeutes, guerre, etc., etc., tout cela n'empêche pas le ciel d'être beau, les femmes gracieuses, et les modes élégantes et coquettes, comme s'il s'agissait d'aller demain à une belle fête champêtre, ou de fêter le retour de quelque bien-aimé.

Et, à bien dire, tout cela n'est-il pas vrai? Qui plus que le soleil est le bien-

aimé de tous? — Quelles promenades plus délicieuses, plus attirantes que celles d'Enghien, du Jardin-d'Hiver, du Château des Fleurs, du Château-Rouge, qui offre le plaisir sous mille formes plus ou moins pittoresques, toujours vif et amusant, quels qu'aient été les orages du jour? Mais n'importe! vivons gaiement, vivons dans les distractions, vivons vite... Qui connaît le lendemain? et qui sait si le plaisir perdu ne sera pas un remords dont nous devrons bientôt compte à nos souvenirs?

Aussi vous faites bien, belles dames, de vous parer avec ces mantilles de dentelles que Violard<sup>1</sup> semble avoir créées tout exprès pour assurer la suprématie de votre bon goût parisien; vous faites bien de choisir dans toutes les étoffes de Gagelin<sup>2</sup> ces tissus

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 2 bis. — <sup>2</sup> Rue Richelieu, 93.



frais, suaves et élégants, auxquels Camille<sup>1</sup> donne des formes si charmantes; vous faites bien surtout de dessiner vos formes de sylphides sous les mantelets *Ninon*, les fichus *Dubarry*, les collerettes *Fontanges*, les pèlerines *Roland*, les peignoirs *Haydée*, et les négligés *Montespan*, anomalie piquante de noms qui rassemble chez M<sup>me</sup> Payan<sup>2</sup> toutes les plus jolies fantaisies de nos modes d'été.

— A Paris les redingotes dominent. — Nous en avons vu de ravissantes rien que par leur fraîcheur et leur simplicité, et qui par cela même attestaient que le goût de M<sup>me</sup> Dessalles<sup>3</sup> avait présidé à leur exécution. — Beaucoup de corsages unis, ceux froncés avec une ceinture à boucle ou à nœud.

— Parmi quelques toilettes négligées, nous citerons une redingote de taffetas pensée, corsage montant, orné de huit rangs de petits lacets plats, avec glands assortis, placés de distance en distance sur le corsage et sur la jupe. Les manches, les parements sont ornés de lacets analogues et retournant jusqu'à la saignée, de manière à laisser voir toute la manche de dessous, formée d'entre-deux de dentelle et de mousseline brodée; car nous ajouterons ici que la recherche des sous-manches blanches n'a jamais été plus élégante et que M<sup>me</sup> Payan en a formé une des plus piquantes spécialités de la toilette. — Comme accessoire de sortie, un manteau de taffetas pensée. — Une redingote en taffetas gros bleu, ayant un encadrement de dentelle formant une série de coquilles graduées, séparées par des nœuds de ruban, depuis le haut du corsage jusqu'au bas de la jupe; corsage légèrement décolleté, à ceinture arrondie du bas; manches assez larges, avec une double manchette. — Robe en soie, ornée sur le devant de la jupe de gros boutons à glands; corsage plat montant, à manches justes; petit mantelet en taffetas pareil à la robe, arrondi par derrière, ne dépassant pas la taille, et descendant par devant en bouts courts et arrondis, garni d'une dentelle guipure de la même nuance que le mantelet. — On voit beaucoup d'élégantes re-

dingotes du matin en taffetas à petites lignes rose et blanc ou vert et blanc, ou gris et blanc, ornées sur le devant d'une rangée de boutons en perles noires ou en or émaillé; — des robes de fantaisie en pékin garnies de biais avec un effilé au bout, ou bien de grands volants festonnés, découpés ou simplement ourlés. — Mais toujours très-peu froncés et *ondulés* seulement. — On porte aussi beaucoup de hautes franges en guise de volants, et pour cet usage Sorré-Delisle<sup>4</sup> a des *franges résilles* qui sont charmantes.

— Décidément les peignoirs dits *matinées*, en guingans ou mousseline à légers dessins, sont généralement adoptés. Ils sont montés sur une pièce au haut de la poitrine, et les manches demi-larges et froncées sur les poignets. — Les peignoirs ouverts, garnis d'un haut volant, diminuent beaucoup de longueur en remontant par devant, et sont assez courts pour laisser passer le volant du jupon en étoffe pareille à la robe.

Ce genre, bien que d'une grande simplicité et d'un assez bon marché, est cependant digne des femmes les plus élégantes par le *prix* de l'entretien de ces costumes, qui doivent être d'une fraîcheur extrême et avoir des accessoires de lingerie très-recherchés.

M<sup>me</sup> Payan<sup>2</sup> excelle dans la composition de ces *matinées*, qui se trouvent chez elle dans *tous les styles*, et prêtes à mettre avec tous les accessoires de manches, chemisettes, etc., qui leur sont appropriés.

Pour les grandes dames nous citerons celles en mousseline brodée, ou organdie, garnies de hauts volants festonnés en *dents de loup* ou à *crête de coq*. Rien de frais et de vaporeux comme ces négligés avec leur mantelet exactement pareil pour la promenade. — Ajoutez à cela une capote en paille de riz ornée d'une seule rose sur le côté, ayant toute la grâce que prête le nom M<sup>me</sup> Dasse, et vous aurez une des plus séduisantes toilettes de femme que vous puissiez imaginer.

— Au nom de M<sup>me</sup> Dasse<sup>3</sup> vient se joindre le souvenir des jolis chapeaux qui s'exécutent chez elle, et qui servent de complément

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 15. — <sup>2</sup> Rue Vivienne, 15. — <sup>3</sup> Rue de Grenelle-Saint-Germain, 105 ter.

<sup>4</sup> Place de la Bourse, 31. — <sup>5</sup> Rue Vivienne, 15. — <sup>6</sup> Rue Richelieu, 38.



à toutes les plus fraîches toilettes de l'été. Nous citerons particulièrement ses capotes blanches en crêpe, avec bouillonnés de tulle; les bouillonnés sont coupés par des ruches en tulle sur les coulisses, sans autre ornement dessus, mais de délicieuses mancinis en petites roses sous la passe.

Un chapeau de paille de riz, orné de rubans formant deux pompons ou rosettes de chaque côté; dessous des bouillonnés de tulle.

Un chapeau en paille, orné de petits volubilis blancs, montés en grappe.

Un autre avec guirlandes de bluets, étroites au milieu, et formant touffe de chaque côté. Quant à la forme des chapeaux de paille, elle est variée selon le genre de la paille.

On fait des paillassons d'un travail rustique, et dont chaque rang de paille forme saillie; d'autres à grosses tresses plates; d'autres aussi fins, aussi souples que la dentelle.

— La beauté du ruban ou de la fleur fait la seule distinction de ces chapeaux si généralement adoptés dans l'été. Aussi toutes nos plus grandes modistes savent-elles qu'une fleur de *Constantin*<sup>1</sup> fera préférer ses modes entre toutes les modes.

Disons ici que le séjour de Constantin à Londres n'a en rien diminué le succès de sa maison de Paris, et que ses bouquets *jardinière*, ses guirlandes *prairies*, ses *panaches d'églantiers*, de *chèvrefeuille*, ses petites guirlandes de *théraspique*, à longs pistils flottants comme des brins de plume, des branches d'*aubépine* fleuries, de *baguenaudier* et d'*églantines*, des *pâquerettes* de toutes nuances, des *violettes des bois* de deux nuances, sont charmants sur les tulles bouillonnés ou les capotes que M<sup>me</sup> Dasse sait si bien former avec une voilette de dentelle.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE DU 10 JUIN.

*Toilettes de visite.* — Robe en barège à volants festonnés en soie plate. Châle de dentelle noire. Chapeau en tulle bouillonné.

Robe en taffetas d'Italie, garnie d'un haut volant; ce volant orné au bord et à la tête d'une ruche découpée à l'emporte-pièce. Mantelet-fichu en étoffe pareille et garni de même. Chapeau en crêpe orné d'un voile de blonde unie.

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 37.

## LA DAME DE CŒUR.

(SUITE ET FIN.)

Ils s'arrêta, et s'approchant de la table à jeu:  
— Vingt francs à la dame de cœur, si tu veux, Anatole?

M<sup>me</sup> Thomas leva les yeux au ciel :

— Vingt francs ! vous voulez ruiner votre neveu !... Monsieur Thomas, ce n'est pas bien.

La somme était exorbitante au Marais, surtout si l'on songe que le jeu proposé est un jeu de hasard, entraînant, rapide, et qui, dans l'espace de quelques minutes, peut faire passer une vingtaine de pièces de vingt francs d'une poche dans une autre.

— Ne jouez pas contre votre oncle, reprit M<sup>me</sup> Thomas en s'adressant à son neveu.

Mais M. Thomas, quoiqu'il fût toujours plein d'égards pour sa femme, prenait plaisir à la contrarier dans les plus petites choses.

— Ah ! ah ! dit-il, vous ne voulez pas que je joue avec votre neveu, eh bien ! je jouerai avec M<sup>lle</sup> Julie.

En parlant ainsi, il s'avança d'un air gracieux vers la jeune fille, et l'invita à quitter sa broderie pour jouer à la dame de cœur. Il faisait, en agissant ainsi, une politesse ; c'était là du moins son intention : il réparait, autant qu'il était en lui, le refus qu'il avait fait deux heures auparavant de consentir à admettre M<sup>lle</sup> Deschamps dans sa famille, refus qu'elle ne pouvait ignorer, puisqu'elle venait de passer la soirée en tête-à-tête avec Anatole. M<sup>lle</sup> Deschamps, de son côté, soit dans le dessein d'adoucir M. Thomas, soit peut-être qu'un peu d'aigreur lui fit désirer d'avoir pour adversaire l'homme qui la repoussait, M<sup>lle</sup> Deschamps piqua son aiguille sur son canevas, mit son ouvrage sur un fauteuil, et tirant de sa poche une petite bourse verte, elle en tira une pièce d'or qu'elle plaça sur le tapis vert d'une table à jeu. M. Thomas s'empara d'un jeu de cartes, il le mêla, et il pria M<sup>lle</sup> Deschamps de vouloir bien couper. Ensuite il mit au jeu.

— Quelle horreur ! dit encore M<sup>me</sup> Thomas ; je ne peux pas souffrir cela : mon ami, vous allez coûter à Julie un chapeau.

Nous avons dit que M<sup>lle</sup> Deschamps, quoique blonde, avait quelques-uns des avantages des brunes, un œil brillant, une figure expressive et vive : elle regarda M. Tho-



mas avec un air de défi et de malice, de telle manière que l'ancien agent d'affaires se crut engagé à ne pas reculer, dût-il en coûter un chapeau à la jeune fille.

Il se mit donc à tirer les cartes les unes après les autres, et à les placer sur la table en deux paquets, dont l'un se formait de cartes que le hasard faisait échoir à M<sup>lle</sup> Deschamps, et l'autre était sa propriété, celui sur lequel il espérait que son heureuse main ferait tomber la dame de cœur.

— Mademoiselle, dit-il dès les premières cartes retournées, vous avez bien des valets, c'est-à-dire des amoureux, et c'est tout simple, ajouta-t-il d'un air galant, jeune et jolie comme vous êtes.

— Les jeunes personnes, répondit en souriant M<sup>lle</sup> Julie, n'ont besoin que d'un amoureux, pourvu qu'il soit bon.

— Qu'appellez-vous bon ?

— Fidèle, constant, dévoué... Pardon, monsieur, dit la jeune fille, j'ai la dame de cœur.

— C'est vrai ! s'écria M. Thomas. Quitte ou double, mademoiselle.

— Quitte ou double, soit.

M. Thomas fouilla dans sa poche ; elle ne contenait plus que trois écus.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de jouer sur parole ?

— Avec plaisir, monsieur.

Tandis que la dame de cœur occupait ainsi M. Thomas et sa jeune adversaire, M. Anatole Verdier s'était rapproché de sa tante, qui, douce et bonne, raccommodait souvent l'oncle et le neveu, et dont l'esprit conciliant tempérant dans mainte occasion l'indépendance de l'un et la brusquerie de l'autre.

— Ma chère tante, lui dit Anatole, vous savez que j'aime Julie.

— Je m'en doute, mon ami, et je vous avoue que je vois avec peine que cette petite fille vous aime aussi... Tout cela, ce n'est que du chagrin pour vous et surtout pour elle, parce qu'un homme...

— Du chagrin, et pourquoi cela, ma tante ? Je l'épouse.

— Vous l'épousez, dit M<sup>me</sup> Thomas avec effroi, et votre oncle ?

— Quitte ou double ! disait à M<sup>lle</sup> Deschamps M. Thomas, qui venait de perdre de nouveau. Je ne sais ce que j'ai fait aux dames de cœur, elles me fuient.

— Mon oncle, reprit Anatole en se penchant à l'oreille de sa tante, il se fâchera d'abord, puis il s'apaisera ; croyez-vous qu'on puisse résister à la grâce persuasive de Julie ? Voyez ! leur bonne intelligence commence ; ils sont tout occupés l'un de l'autre.

— J'aime beaucoup Julie, dit M<sup>me</sup> Thomas ; mais la conduite de votre oncle est raisonnable, Anatole ; songez donc que la famille Deschamps n'a rien que des dettes ; ensuite il y a pis...

— Pis, ma tante, et quoi donc ?

— Vous connaissez la manie de votre oncle, il fait des mariages comme feu M. Guillaume, et quand l'union qu'il a rêvée n'a pas lieu, il regarde cela comme un divorce ; celui des deux époux qui s'est opposé à sa volonté lui paraît indigne de pardon, et il ne lui pardonne pas ; ainsi, pour ce qui vous regarde, vous, Anatole, il a arrêté votre mariage avec M<sup>lle</sup> Constance Bernard, la fille de M. Bernard, vous savez, cet épiciers retiré qui demeure dans la rue ?

— Je sais qui vous voulez dire, ma tante.

— Comment, encore ? répéta en ce moment M. Thomas.

— Une jolie personne, reprit M<sup>me</sup> Thomas, qui aura bien un jour cent mille écus ; si vous refusez d'épouser M<sup>lle</sup> Bernard, mon mari sera furieux.

— Ma foi, ma tante, répondit Anatole, je ne peux pas sacrifier à mon oncle mes plus doux sentiments.

— Prenez garde, il est capable de vous déshériter.

— Il m'en a menacé, dit Anatole ; nous serons pauvres, mais heureux.

— Hélas ! ajouta M<sup>me</sup> Thomas, mon mari a de la mémoire ; il n'oublie pas facilement ce qu'il regarde comme une injure ; je crains qu'il n'effectue ses menaces, et comme je suis d'une mauvaise santé et d'ailleurs plus âgée que lui de quelques années, je ne pourrai pas réparer ses torts envers vous.

Anatole allait remercier sa tante de ses sentiments bienveillants, lorsque M. Thomas s'écria :

— Oh ! de ma vie je n'ai joué d'un malheur aussi constant ! Treize fois, ma femme, treize fois, Anatole ; mademoiselle a eu treize fois la dame de cœur. Allons, mademoiselle, encore une partie, s'il vous plaît.





10 Juin 1848.

2357.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Bonnet en tulle. Chapeau en paille de riz et Mantille des M.<sup>l</sup> Alexandrine. Robe en barège par Camille. Frange Serre-Doigt. Fleurs Constantin. Mouchoir Chapron. Gants Mayer Parfums Guerlain. Manches et Gaijpe vestale, de M.<sup>m</sup> Pagan. Chaussure de Cuir. Corset Topelin.*

Mess. S.<sup>r</sup> J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.





— Toujours quitte ou double, monsieur ? dit la jeune fille.

— Sans doute, toujours quitte ou double.

M. Thomas, qui avait jusque-là tenu les cartes, mêla de nouveau, fit couper mademoiselle Deschamps, et la partie recommença. L'ancien agent d'affaires n'était nullement préoccupé de ce qu'il perdait : il était riche, la jeune fille pauvre, il la repoussait à cause de sa pauvreté ; il n'était pas fâché d'un hasard qui devait remonter un peu les finances de M<sup>lle</sup> Deschamps, et lui permettre d'acheter à Paris une robe de plus ; ce qui désolait M. Thomas, c'était la continuité de sa mauvaise fortune : les joueurs sont comme les amants, ils veulent réussir, par passion, par intérêt, et quelquefois aussi pour ne pas paraître malheureux.

— Allons, je ne pourrai pas en gagner une ! A vous cette partie encore, s'écrie M. Thomas en jetant les cartes sur la table avec plus de brusquerie que de politesse. Elle m'a gagné, dit encore M. Thomas, quatorze parties de suite ; il paraît qu'à mon âge il ne faut pas plus prétendre au cœur des dames qu'aux dames de cœur.

Cependant M<sup>lle</sup> Deschamps avait remarqué que la pendule marquait onze heures et demie, elle savait qu'à cette heure M<sup>lle</sup> Thomas était rarement dans son salon, et qu'une soirée aussi prolongée pouvait l'incommoder ; elle prit donc un flambeau, embrassa son amie malade, et saluant l'oncle et le neveu, elle se disposa à se retirer.

— Mademoiselle, lui dit M. Thomas, je suis votre débiteur ; j'acquitterai demain mes dettes.

— Oh ! monsieur, quand vous voudrez.

Et mademoiselle Julie Deschamps quitta le salon.

— Mon ami, dit M<sup>me</sup> Thomas à l'ancien agent d'affaires, je suis charmée de ce qui vous arrive ; cela vous apprendra à jouer avec les jeunes filles.

— Allons, allons, M<sup>me</sup> Thomas, il n'y a pas grand mal ; c'est une galanterie toute trouvée ; je paierai M<sup>lle</sup> Julie en or... Anatole, calcule tout cela ; voyons ce que je dois.

— Volontiers, mon oncle. Et M. Anatole tira son calepin de sa poche, prit son crayon et s'apprêta à faire le calcul qu'on lui demandait.

Qu'avez-vous joué, mon oncle ?

— Vingt francs.

— Et vous avez perdu ?

— Quatorze fois. Quitte ou double.

— Toujours quitte ou double ?

— Oui.

Anatole commença l'opération arithmétique nécessaire pour constater le gain de M<sup>lle</sup> Julie, et tandis que son crayon multipliait les chiffres sur son calepin, l'oncle se promenait dans son salon, occupé à chercher un moyen honnête pour renvoyer le plus tôt possible à Rouen M<sup>lle</sup> Deschamps, qu'il trouvait aussijolie que dangereuse pour son neveu.

— Mon oncle ?

— Eh bien !

— Ce que vous devez ?

— Oui, ce que je dois.

— A M<sup>lle</sup> Julie ?

— Eh ! sans doute.

— En ayant joué vingt francs d'abord et perdu quatorze fois, toujours quitte ou double ?

— Eh ! oui.

— Vous devez cent soixante-trois mille huit cent quarante francs.

— Que dis-tu, malheureux ? un tiers de ma fortune !

— Comptez vous-même.

Et le neveu tendit à l'oncle stupéfait le petit calepin où il venait d'établir un compte aussi exact que facile à faire.

C'était l'histoire de ce sage Persan, qui demanda pour toute récompense au sultan, son élève, la quantité de blé que produirait un grain, un seul grain, multiplié par les soixante-quatre cases de l'échiquier ; le sultan accorda en souriant cette faveur qu'il croyait légère, et il se trouva que tout le blé de la Perse n'aurait pas suffi pour satisfaire à la demande du sage.

— Cent soixante-trois mille huit cent quarante francs ! s'écria M. Thomas, dont le front pâlit ; mais c'est une surprise.

Je suis témoin du contraire, répondit froidement Anatole ; c'est vous qui avez provoqué M<sup>lle</sup> Julie à jouer, et qui, ayant perdu une première partie, avez voulu continuer quitte ou double, et toujours ainsi jusqu'à la fin ; si, au lieu de perdre, vous aviez gagné, M<sup>lle</sup> Julie vous devrait cent soixante-trois mille huit cent quarante francs.

— Le diable t'emporte, bourreau ! dit



M. Thomas en se frappant les tempes de ses deux poings fermés.

— Nous voilà dans un bien grand embarras, dit M<sup>me</sup> Thomas.

— Un embarras ! un embarras ! reprit l'agent d'affaires ; dites une ruine, madame, si...

— Si vous êtes obligé de payer ? reprit Anatole en interrompant son oncle : en doutez-vous ? Peut-être, à l'heure qu'il est, M<sup>lle</sup> Julie fait le calcul que nous venons de faire, et elle connaît, comme nous, la somme qu'elle a gagnée. Et en supposant que M<sup>lle</sup> Julie ne songe pas à l'énorme bénéfice qu'elle vient de faire, quand elle sera à Rouen, elle parlera nécessairement à son père de ces quatorze dames de cœur qui lui sont venues une à une et les conditions du jeu ; or, le père Deschamps sait compter, il fera, lui, le calcul que sa fille n'aura pas fait, et alors...

— Alors, alors, dit M. Thomas, je voudrais que tous les Deschamps, la mère, le père, et la fille, surtout, oui, je voudrais qu'ils fussent tous dans la rivière.

— Oh ! mon oncle, mon oncle !

— Mais c'est ton bien, malheureux, que cette jeune fille me dérobe !

— Il ne fallait pas le jouer, mon oncle.

— Est-ce que tu crois que j'ai joué cent soixante-quatre mille francs ?

— Hélas ! oui, mon oncle, le compte est fait.

M. Thomas était anéanti ; la chose était si évidente qu'elle sautait aux yeux. Assurément, il n'avait pas cru jouer une aussi forte somme, mais qu'il l'eût cru ou non, le fait était là, et comme M<sup>lle</sup> Julie n'avait jamais jouée qu'une somme à elle, une somme qu'elle venait de gagner, qu'elle eût pu payer si elle l'avait perdue, et qu'elle avait risquée avec loyauté même, puisqu'elle eût pu se retirer si elle avait voulu, non-seulement sa conduite était à l'abri de tout reproche, mais elle était même délicate et noble. Il fallait payer ou faire un procès, et quand M. Thomas se rappelait toutes les circonstances qui avaient accompagné ces maudites parties, quand il se rappelait qu'il avait fixé lui-même le premier enjeu, tenu les cartes et surtout prononcé sans cesse ces mots fatals — *quitte ou double* : — il sentait au fond du cœur qu'un procès serait

fâcheux pour lui, et qu'il le perdrait peut-être devant la justice, et assurément devant l'opinion publique.

— Mon oncle, lui dit enfin Anatole, vous songez à me marier avec une de vos voisines que ma tante vient de me nommer, M<sup>lle</sup> Constance Bernard : eh bien ! mon oncle, je connais M<sup>lle</sup> Bernard, c'est une fort jolie personne, qui est très-riche, l'affaire pourra s'arranger.

Ce fut un coup de lumière pour un homme qui, comme M. Thomas, avait passé sa vie à raccommoquer des parties par un mariage et à éviter des procès par un testament ; il ne fit qu'un saut de son salon à la chambre de M<sup>lle</sup> Julie, et il la ramena à moitié déshabillée.

— Mademoiselle, lui dit-il, je vous dois cent soixante-trois mille huit cent quarante francs.

— A moi ?

— A vous. Voulez-vous épouser mon neveu ? Je vous donne quarante mille francs le jour du mariage, je vous fais quatre mille francs de rente, et ma femme et moi nommons Anatole et vous nos légataires universels... à moins cependant, ajouta-t-il avec malice, que mon neveu ne veuille absolument épouser une de nos voisines, M<sup>lle</sup> Bernard.

Anatole n'épousa pas M<sup>lle</sup> Bernard, il épousa celle qu'il aimait. Les choses se passèrent comme le proposait M. Thomas, et sa nièce lui donna quittance.

— C'est un tour de roue de la fortune, disait Anatole à son oncle.

— C'est un caprice de la dame de cœur, répondait celui-ci, ou bien c'était, comme dirait un fataliste que je ne veux pas nommer, que ton mariage avec Julie Deschamps était écrit sur le grand rouleau.

MARIE AYCARD.

## THÉÂTRES.

### OPÉRA-COMIQUE. — *Départ de Roger.*

Parce temps d'insouciance théâtrale, grâce aux préoccupations politiques de toutes sortes, nous ne comptons plus que bien peu de scènes qui aient su se conserver la faveur publique. Au nombre de celles-ci, il nous



faut tout d'abord placer l'Opéra-Comique. Il est vrai de dire qu'à la variété du répertoire il faut ajouter l'attrait qui s'attache toujours aux dernières représentations d'un artiste qui pendant de longues années a fait la gloire et la fortune de son théâtre. Et *Haydée*, vous le savez, ne sera plus chantée que peu de fois par Roger, qui part pour l'Angleterre et ne sera de retour ici qu'aux premiers jours de l'automne, époque fixée pour ses débuts au grand Opéra.

Ce sera là une grande épreuve pour le jeune ténor; mais nous sommes loin de craindre pour lui tout ce qu'ont voulu prédire les éternels et incorrigibles prophètes de malheur. Plusieurs fois déjà Roger a eu l'occasion, sur la scène même de l'Opéra, d'aborder les rôles du grand répertoire, et tout le monde se souvient des magnifiques succès qu'il y a obtenus. D'ailleurs toutes les grandes villes l'ont entendu et applaudi, non pas dans un rôle chanté par hasard, mais dans une suite de représentations qui lui faisaient passer en revue tous les ouvrages de notre première scène lyrique.

Roger a fait preuve de beaucoup de tact et de bon goût en ne voulant débiter que dans un ouvrage nouveau. C'est couper court à toutes les comparaisons et à tous les rapprochements : système de critique et d'appréciation qui n'aboutit jamais qu'à fausser l'opinion du public.

Enfin, nous devons reconnaître que depuis quelques années, Roger n'était réellement plus ce qu'on appelle un *chanteur d'opéra comique*. Il avait pris le grand style, la large et puissante manière de phraser des artistes de premier ordre. Si bien que les compositeurs, en écrivant pour lui, avaient, en quelque sorte, dû modifier le genre lui-même. Et, c'est là, ce qui nous a valu dans ces derniers temps ces ouvrages qui, à part le récitatif, étaient de véritables opéras. Que l'on compare une partition de *la Syrène*, des *Mousquetaires*, ou de *Haydée*, aux partitions des opéras comiques *classiques du bon temps*, du temps classique où ce théâtre était un des plus célèbres de l'Europe!

La vocation de l'artiste, ses instincts, ses rares qualités, l'ont amené sur la scène des grands-maîtres. Pourquoi le succès ne l'y suivrait-il pas?

A. T.

#### HIPPODROME. — *Les Titans*.

Aux gracieuses manœuvres des Phrygiennes, l'Hippodrome vient de joindre les Titans, exercices sur quatre chevaux lancés à grande vitesse par six Hercules aussi légers que vigoureux, et la montagne équestre, qui nous semble le *nec plus ultra* du genre.

La montagne se compose de trois plateaux diminuant de grandeur à mesure qu'on avance sur le sommet. Cette montagne est gravie et descendue en tous les sens par seize chevaux dressés, toujours tenus hors de leur aplomb par l'inégalité des plateaux.

Quand ils montent, ils sont presque debout; quand ils descendent, ils ont l'air pendus par les pieds de derrière. Dans ces positions si gênantes et si dangereuses, tant pour la bête que pour le cavalier, ces manœuvres, d'une complication extrême, sont exécutées avec une précision mathématique.

Il y a surtout un moment où les seize chevaux marchent de côté, appuyés du bout des ongles sur le bord de la table, ce qui est le *nec plus ultra* en fait de difficulté vaincue. La montagne équestre se termine par un cheval piaffant et pointant dans la position de la statue équestre de Pierre-le-Grand à Saint-Petersbourg, perchée par Falconnet sur le bord d'une énorme roche granitique, et les deux pieds de devant nageant dans le vide. C'est très-étrange, très-beau et très-effrayant, et cette pose s'applaudit comme le *Qu'il mourût* de Corneille.

CHATEAU-ROUGE. — Jeudi dernier a eu lieu la *grande fête du Directoire*, dont le programme était bien de nature à piquer vivement la curiosité. Aux 25,000 jets de gaz qui composent l'éclairage splendide du Château-Rouge s'étaient jointes 8,000 lanternes de couleur, artistement disposées dans les avenues et les bosquets; trois orchestres s'alternaient et offraient au public les plaisirs de la danse joints aux distractions de la musique d'harmonie et aux éclatantes fanfares de la guerre ou de la chasse. Un magnifique feu d'artifice par Aubin a terminé cette soirée déjà si bien remplie. Le direc-



oire a été la période joyeuse de la République, comme la régence avait été celle de la monarchie; on y éprouvait le besoin de s'amuser, de se distraire, et aujourd'hui nul établissement public ne saurait mieux que le Château-Rouge remettre ce besoin-là en honneur. Cette fête sera suivie de plusieurs autres du même genre. — Pour plus de facilité, l'administration du CHATEAU-ROUGE a déposé des billets chez tous les marchands de musique.

#### LE CHATEAU DES FLEURS.

Dimanche, 4 juin, le jury, composé de MM. Hardy, directeur du jardin du Luxembourg, Noizette, Charles Morel, Mathieu, Lemichez, Heustache, horticulteurs, et Drouard, propriétaire arboriculteur, s'est réuni au Château des Fleurs pour prononcer sur l'exposition horticole qui a lieu en ce moment dans cet établissement; il a décerné les médailles suivantes :

Médaille d'argent grand module, à M. Fontaine, pour la plus belle collection de roses coupées.

Deux médailles de bronze *ex-æquo* aux collections de roses coupées exposées par MM. Margotin et René.

Médaille d'argent petit module, à M. Pichereau, pour sa collection de fuchsias.

Médaille d'argent grand module, à M. Tollet, pour une magnifique collection de *petunias* de semis.

Médaille d'argent petit module, à M. Eugène Pierval, pour une collection de plantes de pleine-terre.

Médaille de bronze, à M. Dubos, pour un lot d'œillets déjà fleuris.

Médaille de bronze, à M. Ferrand, pour un spécimen de sa collection de rosiers en pots.

Et à M. Debric fils aîné, pour un spécimen d'œillets de poète et plusieurs bouquets admirablement composés.

L'exposition continuera chaque jour jusqu'à vendredi inclusivement. Les fleurs seront vues aux flambeaux pendant les fêtes et concerts du soir, qui auront lieu lundi, mardi, mercredi et jeudi.

#### ÉTATS CIVILS D'UN BROCHET.

Qui ne connaît les tribulations des dîners en voyage?

Voici un épisode de la vie de grande route.

La scène se passe le 20 février 1848, dans le royaume de France (le royaume n'avait plus que quatre jours à vivre).

Un de nos amis allait à Reims.

A un relais, la voiture s'arrête pour le dîner. Sur la table de l'hôtel attiré figurait un énorme brochet dont la vue fit épanouir plus d'un visage...

— Le beau poisson! exclama la chambrée.

— Beau, sans doute, répliqua un commis-voyageur, mais j'ai lieu de suspecter sa fraîcheur.

— Pourtant, voyez quelle bonne mine...

— Sans doute! mais daignez me le passer.

Et entr'ouvrant délicatement la gueule du poisson, il en retire un petit papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Ce brochet est hors d'âge : voilà le troisième voyage depuis quinze jours que je le vois figurer.

» Ce 5 février 1848.

» Signé, PIERRE L...

Et, avec le plus grand sérieux, notre homme prend son crayon, et écrit au bas du billet :

« Visa, 20 février. »

Cela fait, il remet dans la bouche du brochet son acte d'état civil et le rétablit religieusement au centre de la table.

Avis aux voyageurs sur la route de Reims.

A ce Numéro est jointe la planche 2357.

#### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.